Également aux Éditions Pélagie

L'Île d'à côté, Joëlle Ecormier
Poison et sentiments, Charlotte Bruno
Angélique et Compagnie, Camille Anssel
Nos Ailes audacieuses, Marie Villequier
Folle-Pensée, Louise Sebillet
Mamie Blouse, Lucie Lelong
Perdre pays, Louise Oligny
Crime et céramique, Charlotte Bruno
Deux Filles pour une paire d'espadrilles, Ellynn Ravel
Jingle Breizh, Kenneth McAllow

Éditions Pélagie
13 rue de la Madeleine – 35 410 Châteaugiron
Site Internet : https://editionspelagie.com
Mail : contact@editionspelagie.com
Instagram : @editions.pelagie

© Éditions Pélagie, 2026
ISBN : 978-2-488507-13-4
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays

Bertrand Touzet

Cette part de nous

ÉDITIONS Pélagie

« Tu peux courir à l'infini
À la poursuite du bonheur
La Terre est ronde, autant l'attendre ici (l'attendre ici). »
Orelsan, « La Terre est ronde » (2011)

« Comment cela ? Je me contredis ?
Eh bien soit, je me contredis !
(Je suis immense, je contiens des multitudes.) »
Walt Whitman, « Chanson de moi-même »,
Feuilles d'herbes (1855)

Ce roman s'inspire librement de faits réels survenus durant l'année 1996 dans l'Orne, à Alençon. Les personnes, les détails des événements ont été modifiés et adaptés. Les personnes citées ici sont des personnages de fictions et non des personnes ayant réellement existé.

Ouistreham, mai 1997

Bande-son : *Milk*, Garbage, 1996, au début sur la plage *Bitter Sweet Symphony*, The Verve, 1997, dans le train *Lucky Man*, The Verve, 1997, à la fin de la scène, enchaînant sur la suite

La houle est régulière, belle sans être trop forte.

Ils sont seuls sur cette plage, en pleine semaine, hors saison.

Le lycée, les profs, les révisions du bac, les autres sont loin. Cette journée, comme une parenthèse. Julien finit sa barre chocolatée Sundy, froisse le papier d'emballage avant de le mettre dans sa poche et rejoint Rozenn pour l'aider à fermer sa combinaison de surf.

Dans ce fourreau en néoprène, elle ressemble à un petit chat.

Fine, élégante comme lors de la première soirée de terminale dans sa robe noire.

Elle lui montre l'endroit où passer pour franchir la barre de vagues. Son corps le frôle, c'est la première fois qu'ils sont si proches, il en sent la chaleur.

Elle qui est si discrète en cours semble ici, face à l'océan, tellement sûre d'elle.

Ils ne se sont pratiquement rien dit du trajet en train, Rozenn dormant avec un Walkman sur les oreilles, Julien feuilletant une revue sur le surf, rêvant d'une session semblable aux photos qu'il avait sous les yeux, des vagues de Nazaré, Bells Beach ou Jaws. Ce matin, celles de Normandie devraient largement suffire.

En s'éclaircissant, le ciel se sépare de la mer, définissant à nouveau l'horizon. L'eau se fait plus accueillante, moins sombre. Le gris devenant vert, bleu foncé, opale.

Ils avancent avec précaution sur les galets. Là, au bord de l'eau, tandis que les vagues fouettent les cailloux dans un bruit de cymbale, ils attachent le *leash* autour de leurs chevilles. Rozenn se penche, prend un peu d'eau entre ses mains et la passe sur son visage.

La sensation de l'eau fraîche s'infiltrant entre ses orteils réveille Julien, le projette dans l'action.

Son cœur bat de plus en plus fort. Il le sent frapper sa poitrine : deux coups, pour se sentir en vie, deux coups comme un balancier entre l'envie et la peur.

Rozenn sourit, glisse un mot qu'il n'entend pas et se jette à l'eau. Julien prend une grande inspiration.

L'iode, l'estran et la wax parfumée à la noix de coco l'envahissent. Il se met à courir, sa planche dans les mains.

Au bout de quelques mètres, il sent le sol se creuser, disparaître sous ses pieds.

Il offre le surf à la surface de l'eau, se couche dessus, lève ses jambes et mouline des bras le plus vite, le plus fort possible.

Vite, sortir de cette écume, de cette lessiveuse bruyante pour gagner le large, les vagues plus droites, moins anarchiques.

Il a l'impression d'avoir arrêté de respirer le temps de franchir la barre, de simplement agir pour survivre. Le bruit, le blanc et soudain plus rien, les vagues comme une ondulation verte face à lui, le silence et l'immensité.

Il s'assied, les jambes de chaque côté de la planche. Essoufflé, les épaules tétanisées, il regarde le rivage comme il le fait à chaque fois. Il se trouve à cinquante, à cent mètres du bord ; tout à coup, cela lui paraît si loin.

L'eau pénètre petit à petit dans chaque centimètre de néoprène, se réchauffant au contact de sa peau. Il ne sentira plus le froid dans quelques minutes, mis à part sur les mains, le visage. Machinalement, il mord ses lèvres, sent le goût salé de l'eau dans sa bouche.

Le tumulte est resté sur le rivage ; ici, il n'y a que le clapotis de l'eau sur l'époxy, son souffle court et le bruit des mains de Rozenn qui fendent l'eau pour venir le rejoindre.

La mer gonfle, déplace des litres d'eau, soulevant comme un morceau de liège tout ce qui flotte à sa surface.

Ils attendent, choisissent, regrettent d'avoir laissé filer cette série de vagues en espérant la suivante.

La surface se creuse, la crête se dessine sans être trop pointue, le corps s'arrondit. Julien sent que c'est la bonne, il se met dans le sens de la vague, pagaie pour prendre de la vitesse, ne pas rester en rade au passage du train d'opale. Elle le prend, l'emporte, le pousse.

La pente lui donne l'énergie nécessaire pour le *take off*. Il ne respire plus. Tout son corps se concentre vers un seul but : poser les pieds sur la planche et se relever. Pieds écartés, pied gauche devant, jambes légèrement fléchies. Debout, les yeux grands ouverts, il ne connaît pas de meilleure façon de dominer le monde que de se tenir au-dessus des choses. C'est peut-être sur Terre ce qui se rapproche le plus du terme « voler ».

Il crie, pris d'une joie immense, incontrôlable. Cette poignée de secondes valant à elle seule une journée entière, un aller-retour rapide depuis Alençon pour rejoindre la côte en train.

Il devra quitter cette vague bientôt, la laisser finir toute seule sa course jusqu'au rivage.

Rozenn est vive, élégante ; il décolle comme un albatros, lentement, avec inertie, alors qu'elle bondit comme une hirondelle de rivage. Il s'arrête pour la regarder passer. Rozenn semble sourire tout le temps, prendre du plaisir dans tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle vit. Cette fille lui fait du bien, elle enlève le doute qui l'entoure quelques fois.

Il a peut-être surfé sur six ou sept vagues, il ne se souvient plus exactement. En tout cas, le moment est passé, la marée est haute et les vagues sont plus quelconques. Il regarde ses doigts, flétris, blancs, il sait qu'eux aussi lui demandent de regagner le rivage, de venir se réchauffer sur la plage.

Rozenn l'attend, haletante après son dernier *ride*.

— J'aime ton sourire, tu as l'air tellement heureux. Légèrement bleu, mais heureux.

— C'est super comme sensation. Quand tu prends la vague, qu'elle te porte, tu as l'impression de décoller. Je pense qu'on doit avoir le même sourire quand on fait du vélo pour la première fois sans roulettes : on se laisse porter, on a l'impression d'être sur un fil et en même temps d'avancer sans bruit, attentif à tout.

La mer s'est quasiment tue autour d'eux, permettant de parler sans forcer, naturellement, presque de chuchoter.

Julien observe Rozenn, des gouttes d'eau accrochées à ses mèches brunes. Ses yeux sont humides, comme si elle avait pleuré quelques instants plus tôt, ce qui lui donne une douceur et une fragilité nouvelles.

— Je ne me souviens pas de mes premiers essais à vélo. C'est bizarre, les souvenirs : il y a des choses qui restent, d'autres que tu oublies.

— Tu dois bien te souvenir de quelque chose que tu as fait petite et qui t'as rendue heureuse ?

— Peut-être… Je devais avoir sept ans, c'était la première fois que je voyais la neige en vrai. Mon père est arrivé du travail et j'ai couru vers lui pieds nus, ma mère me hurlait de rentrer. Je riais de découvrir sous mes pieds pour la première fois le contact doux et froid de la neige. Je me suis jetée dans ses bras et je lui ai dit : « Papa, papa, regarde, il neige, c'est extraordinaire. » C'était magique, je trouvais ça tellement beau, le blanc des flocons, la nuit, mon père qui rentrait du travail, c'était comme dans les livres, comme j'avais pu l'imaginer.

Rozenn, en racontant cette histoire, semble redevenir la petite fille aux pieds nus dans la neige. Julien la regarde, ému.

— À sept ans, dit Julien, j'ai découvert la différence entre les garçons et les filles. J'avais peur que mes parents ne se séparent : après avoir vu un film sur ce sujet, j'avais serré très fort ma mère, lui faisant promettre que « jamais nous ». Elle me l'a promis. Aujourd'hui, j'en ai dix de plus, je ne comprends toujours rien aux filles, mes parents ont divorcé et je sais que les adultes peuvent mentir aux enfants.

Rozenn grelotte, Julien s'approche, frotte ses bras, ses épaules avec l'attention qu'on met quand on touche quelque chose de fragile, quelque chose que l'on découvre pour la première fois. Comme s'il ne s'était pas rendu compte, avant ce contact, à quel point elle était menue, petite, touchante. Il a envie de la prendre dans ses bras, mais se retient, comme s'il avait tout à coup conscience de ce qu'est, ce qu'a toujours été Rozenn : une fille magnétique.

Il la suit jusqu'à leurs serviettes, la regarde quitter sa combinaison, libérant son corps, ses formes. Il essaie de fixer autre chose, de ne pas avoir un regard trop insistant, mais c'est plus fort que lui.

Il se persuade que c'est juste une amie en maillot, mais, à cet instant, il a du mal à imaginer une chose plus désirable que le corps de Rozenn encore humide allongé à côté de lui.

Julien enfile son sweat à capuche avec le petit diable rouge World Industries, la marque, l'identité qu'il partage avec son groupe de copains, ceux du Front de libération des nains de jardin. Il aurait dû faire un dernier coup avec eux aujourd'hui, mais il a préféré être ici avec elle, sur cette plage.

Il regarde la course des nuages dans le ciel. Le vent, la marée les ont clairsemés mais ils reviendront avant la fin de la journée et, avec eux, la pluie.

Il s'allonge à son tour, écoute Rozenn respirer. Il aimerait tendre la main, toucher ses doigts enfoncés dans le sable, les rejoindre. Il sent son parfum pour la première fois de la journée.

Au milieu des cristes marines, des embruns, quelque chose comme une évidence, une conviction irrésistible, pénètre en lui, dans ses poumons, essentiel comme l'oxygène. Sur cette plage, à peine réchauffé par un pâle soleil de mai, Julien sent ce parfum le remplir entièrement, le laissant sans défense contre Rozenn, son regard, sa peau, son odeur.

Elle se tourne, se met sur le ventre. Il sait que, dans cette position, il peut la regarder sans qu'elle s'en aperçoive. Il détaille les dessins de son maillot, des coraux sur fond blanc, remonte le long de son dos, de la courbe de ses reins à la nuque comme on observe l'autre après une nuit d'amour, le matin, le soleil posant un filtre tendre sur la peau.

Une alternance de montées et de descentes, une houle sensuelle. Il n'aurait jamais imaginé que le corps de Rozenn ait autant de grains de beauté, des constellations entières dont une se termine le long de sa nuque. Les revues, les films, son imagination, rien ne lui paraît aussi beau, aussi désirable que cette nuque dont les cheveux courts laissent paraître la fragilité.

Il imagine sa main, ses doigts caressant son dos, son épaule, effleurant la base de son cou, sentant les pulsations de ses jugulaires sous la pulpe de ses doigts. Il imagine ses lèvres se poser, remonter vers son oreille, embrasser le piercing qui décore son hélix, s'enivrer des gouttes de parfum qu'elle a dû déposer ce matin et dont il doit persister quelques touches malgré les minutes passées dans l'eau.

Quel mélange, quel bonheur cela doit être ! L'iode, le sel, les fleurs blanches, les senteurs hespéridées, celles du citron et de la bergamote, de la mandarine.

Elle se retourne, surprend son regard. Il baisse les yeux brusquement, comme s'il avait peur d'être découvert.

— Ça te dit qu'on aille en ville chercher un truc à manger ? J'ai super faim d'être restée dans l'eau froide.

— Moi aussi je commence à avoir la dalle.

— Au fait, j'ai envoyé un dossier d'inscription à une prépa pour le concours de la Fémis.

— Et alors ?

— Ils ont dit que mon dossier était excellent et que, si j'avais le bac avec mention, ça serait sûrement bon.

— Je suis content pour toi. Mais ça veut dire que tu vas partir ?

— À Paris ou à Nantes.

— Moi aussi, j'ai envoyé un dossier pour intégrer une école de nez en parfumerie, mais il faut que j'attende, mon dossier est moins bon que le tien.

— S'il n'est pas accepté, tu feras quoi ? Tu pourrais devenir œnologue ?

— Non, pas le vin.

— Pourtant, ta famille…

— C'est justement ça le problème, et puis mon frère a déjà pris cette voie. J'ai envoyé un dossier à une fac de chimie au cas où… Avec une maîtrise, on peut rejoindre la voie royale, mais c'est plus compliqué.

— Tu es doué, ce serait dommage de ne pas essayer.

— Tu as abandonné l'idée de faire médecine, alors ?

— J'hésite encore. Je me dois de réussir pour mes parents, mais le cinéma est vraiment ma passion et mon frère me dit que ce sont des tarés, en médecine.

— Ce n'est pas faux. Ce qu'on leur demande d'ingurgiter est énorme. Je trouve ça nul de forcer des gens à apprendre des trucs dont ils ne se serviront jamais.

— En médecine, ça sert.

— Une partie seulement, le reste, c'est de la sélection. On devrait nous apprendre des choses différentes, ou de façon différente, un peu comme dans *Le Cercle des poètes disparus*, tu vois ?

— Oui, « *Captain ! My Captain* » ! Et tu aimerais apprendre quoi, à part la poésie de Whitman ?

— Je n'en sais rien, mais en biologie, par exemple, on étudie le calamar. On pourrait dire qu'il appartient à la famille des mollusques sans coquille, qui possèdent dix tentacules, neuf cerveaux et trois cœurs. Un bonheur pour les joueurs d'échecs et les amoureux.

Rozenn sourit, Julien la regarde. Il se souvient de la soirée de rentrée en terminale, celle de la petite robe noire, celle où ils se sont parlé pour la première fois.

Les autres étaient sortis, Julien était resté dans le salon, pour écouter pleinement la musique qui passait à ce moment-là : *Wonderwall* d'Oasis.

Julien se souvient qu'il l'a fait rire et qu'il a adoré ça.

Un truc bête, à propos de photos de famille accrochées au mur. Des portraits d'enfants, de couples de tous les âges, tous tirés à quatre épingles.

— On dirait une pub pour Ralph Lauren, tous blonds avec des polos et des pantalons beiges.

— Peut-être de fausses photos vendues avec le cadre ?

— Tu as raison, la photo de ce mec avec le polo rouge, je l'ai vue dans la vitrine d'un magasin de pompes funèbres.

Elle a dit quelque chose qui s'est perdu dans la musique qui venait de changer : *10:15 Saturday night* des Cure.

Il s'est approché pour lui parler, a pour la première fois remarqué son parfum. Mandarine, bergamote, cardamome.

Il lui a dit qu'il la trouvait différente des autres jours au lycée, magnifique.

— Le maquillage, le parfum, la robe, tu es tellement différente ce soir… C'est cool.

— Ça veut dire que les autres jours, ce n'est pas le cas ?

— C'est différent c'est tout, tu devrais faire ça plus souvent.

— Porter des jupes, des robes, j'évite. Il y a toujours des gros lourds au lycée, dans la rue des mecs qui klaxonnent, qui sifflent, des vieux…

— Des mecs t'importunent ?

— Tu as l'air surpris : je ne suis pas le genre de nana qu'on importune ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Au contraire, tu es… Bref. Des mecs te manquent de respect ?

— Cela arrive toujours et n'importe où. Mais j'ai un truc qui marche à tous les coups, je dis que mon père vient me chercher. « Père » est un mot magique.

Julien a remarqué que son regard se perdait, comme si « les gros lourds » venaient se faufiler entre eux.

— Il sent bon, ton parfum. Il est frais, citronné, on sent un peu l'ananas aussi. J'aime beaucoup.

— Tu arrives à sentir tout ça dans mon parfum ?

— Toi, c'est le cinéma ; moi, le parfum. Mon père me dit que j'ai un don et que je dois l'exploiter ; il s'y intéresse pour le vin.

— Tu m'en as déjà parlé. On devrait regarder ensemble le film de Dino Risi, *Parfum de femmes*. Toi pour les odeurs, moi pour Vittorio Gassman. C'est l'histoire d'un vieux militaire aveugle qui reconnaît les femmes à leur parfum. C'est très sensuel.

Rozenn se mordit alors délicatement la lèvre inférieure, comme si le mot « sensuel » l'avait chatouillé en sortant de sa bouche.

— Les femmes ont toutes une odeur différente ; même celles qui portent le même parfum ne sentent pas toujours pareil. Je pourrais faire la différence entre toi et Dotty dans le noir, uniquement en suivant votre sillage. Toi, c'est le citron, la fraîcheur ; elle, c'est le sucre, la vanille. Tu es un bonbon frais acidulé et elle une pomme d'amour.

Il la regardait, souriant.

— C'est une image bien sûr.

Rozenn a baissé la tête, essayant de remettre une mèche de cheveux trop courte derrière son oreille.

Julien découvrit ce jour-là comment les paroles, les rires pouvaient intimider les êtres.

C'est ce soir-là qu'ils ont fait leur premier coup, le premier vol de nains, la création du FLNJ.

Rozenn n'était pas avec eux, elle était rentrée plus tôt.

Elle serait toujours à part dans le groupe, en dehors, comme la fille au verre d'eau du *Déjeuner des canotiers* de Renoir, évoqué dans *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*.

Il l'avait laissée rentrer seule mais, craignant qu'elle ait froid, il lui avait prêté son sweat-shirt.

Le lendemain, sa mère l'a réveillé vers onze heures. Elle a ouvert les volets sur une belle matinée d'automne, calme, douce, brillante.

Il a découvert le sweat plié au bout de son lit, avec un petit mot : « Merci. »

— Ton amie est venue le rendre. C'est gentil de prêter son pull à une jeune fille.

— Elle avait froid, je lui ai prêté, c'est tout.

— Elle est plutôt mignonne. Comment s'appelle-t-elle ?

— Rozenn, et c'est juste une copine. Elle est sympa, elle fait du surf, on est dans la même classe et ça s'arrête là.

— Aucun problème, mon fils. Ce n'est pas la cause de ta nuit blanche ?

— Maman ! S'il te plaît, arrête de me poser des questions. Je suis fatigué et j'ai mal à la tête.

Sa mère est sortie, a refermé la porte sans bruit, Julien a pris le sweat et machinalement l'a respiré. Il sentait Rozenn, celle de la soirée de la veille, celle dont il avait remarqué l'ovale des yeux verts, les formes dans la robe noire à bretelles, celle avec qui il avait pris le temps de discuter pendant que les autres étaient dehors.

Julien, depuis la rentrée, avait l'impression d'avoir vécu plus de choses à Alençon que pendant tout le reste de sa courte vie dans le vignoble nantais. Comme si, dans certains endroits, les années s'étiraient sans que rien ne se passe tandis qu'ailleurs, certains jours pouvaient au contraire contenir toute une existence.

Allongé sur son lit, *Milk* de Garbage dans le lecteur CD – un morceau lui prenant le cœur, le baignant dans la mélancolie –, il a serré le tissu épais du sweat dans ses mains. Il a retrouvé l'odeur de cigarette, de tequila sur une manche, mais aussi sa propre odeur associée à celle de son amie, et il a aimé ce mélange. Il a découvert, en plus de la bergamote, le jasmin, une fleur qui poussait dans le jardin de ses parents à Gorges. Songeant à la conversation qu'ils avaient eue sur l'avenir, les formations, perdu dans les fragrances de la soirée, il s'est dit qu'il était sans doute fait pour cela, devenir nez pour un parfumeur.

Sur la plage, les nuages s'accumulent à nouveau, le vent se lève, le ciel s'obscurcit de plus en plus, la brume pénètre dans les avenues depuis l'océan, douce, légèrement collante, iodée.

Il est encore tôt dans la saison, les touristes ne sont pas encore arrivés. Les maisons sont fermées, tristes, l'herbe a poussé dans les jardins, ce qui donne un aspect abandonné à la longue avenue remontant de la plage vers le centre.

Un homme promène son chien, les salue, il semble surpris de voir des jeunes avec des planches de surf.

Regardant les maisons alignées, volets clos, Julien pense qu'ils pourraient, hors saison, s'y installer, s'octroyer un jardin, un abri, mettre leurs prénoms sur les boîtes aux lettres, sans que personne ne s'en rende compte.

Tout semble fermé, sauf peut-être le bureau de tabac qui a sorti le présentoir de cartes postales, ils s'avancent et entrent dans le magasin.

Julien déambule entre les linéaires, tenant un Cherry Coke du bout des doigts. Il regarde les revues sur le surf, la mer, puis s'arrête devant des boîtes à musique, prend celle que Rozenn vient juste de reposer.

Le cylindre tourne et frotte avec ses picots les dix-huit lames en métal qui lui font face.

L'Hymne à l'amour.

Écoutant la mélodie simple et mélancolique dans le creux de son oreille, il regarde Rozenn s'approcher, lui sourire.

Julien repose la petite boîte, mais la musique persiste dans son esprit.

— Ça va, Juju ?

— Oui.

— Viens, je veux te montrer quelque chose avant de repartir.

Le sentier serpente le long d'une petite corniche, se prolonge par des marches tantôt en bois, tantôt creusées dans la roche.

Julien suit son amie.

L'océan a repris une teinte grise, le vent, les embruns les enveloppent. Ils marchent, se gorgeant de mer, se sentant plus que jamais en vie, comme chaque fois que, devant soi, la nature se dresse, dans sa simplicité brute – l'immensité d'une montagne, le fracas des vagues, le souffle du vent. Rozenn lui désigne soudain une cabine téléphonique qui se dresse au bord de l'abîme, devant l'océan.

Julien est surpris, Rozenn le regarde, amusée.

— C'est une œuvre d'art, un concept.

— C'est une cabine téléphonique.

— En réalité, tu ne peux pas téléphoner depuis cette cabine, elle sert juste à envoyer tes pensées, tes vœux aux quatre vents. Susurrer ou hurler, tu fais ce que tu veux des mots que tu envoies.

— Donc tu entres, tu décroches le combiné et tu dis ce qui te passe par la tête ?

— C'est ça. Tu veux commencer ?

— Je ne sais pas quoi dire.

— Fais un vœu, dis un truc que tu gardes pour toi et que tu ne dirais à personne d'autre.

Julien pousse les battants de la porte, les referme consciencieusement. Quelques gouttes commencent à se poser sur la vitre, de minuscules gouttelettes qui entourent la cabine d'un voile lui permettant de se cacher, de parler, de s'épancher, comme un confessionnal de verre au milieu de l'immensité.

L'horizon a disparu, il distingue à peine la falaise, la fin de la terre, le début du vide. Le vent siffle entre les parois, vient chercher les mots pour les disperser dans l'océan.

Il ne sait pas quoi souhaiter de plus que cette journée, tout a été tellement simple.

Il approche sa bouche du combiné et murmure :

— Que ça continue encore un peu.

Il raccroche, sort de la cabine, se sent tout à coup intimidé par la présence de la jeune fille, comme si elle avait pu entendre ses mots, les deviner.

Rozenn entre à son tour, décroche mais ne dit rien, semble écouter les mots de Julien.

Elle cherche sûrement un secret dans le souffle du vent. Elle le regarde, assis sur le petit banc à côté de la cabine, fixant les cadenas accrochés par les amoureux qui se sont

promis de revenir. Elle cache sa bouche avec sa main, comme s'il pouvait lire sur les lèvres.

Par la suite, elle ne lui révélera jamais les mots qu'elle a laissés partir dans le vent.

Elle lui avouera qu'il l'a émue ce jour-là, qu'elle a vraiment senti qu'il était différent des autres, qu'il avait cette capacité à la rendre émotive, sensible au monde qui l'entoure.

Rozenn referme la porte de la cabine, rejoint Julien et s'assied à côté de lui sur le banc.

Entourés des cadenas enfermant les promesses des autres, ils laissent partir les leurs aux quatre vents.

C'est la première fois qu'elle remarque sa façon de cligner des yeux, un tic quand il est intimidé, ému, comme si tout à coup la beauté des choses l'empêchait de pouvoir garder pleinement les yeux ouverts, comme s'il ne pouvait vivre cette scène que par intermittence.

Le battement de ses cils devient moins rapide, semblable aux pulsations d'un cœur qu'on maîtrise enfin après une émotion qui vous ébranle.

— Tu imagines, si tout le monde clignait des yeux en même temps, il y a une seconde dans le monde que personne ne verrait.

— Ça serait dingue mais impossible, lui répond Julien en souriant.

— Essaie juste d'imaginer.

— Et les animaux ? Eux aussi, ils clignent des yeux ?

— Oui, tout le monde.

— Mais ceux qui n'ont pas de paupières, comment font-ils ?

— Alors là, je n'en sais rien.

Julien et Rozenn pressent le pas sur le trottoir humide. Ils voudraient étirer encore un peu cette journée mais le train pour repartir à Alençon ne les attendra pas.

La jeune fille s'arrête devant le vivier d'un poissonnier.

— Petite, je rêvais d'acheter des tourteaux pour les sauver, les remettre à l'eau. Ils me faisaient de la peine, ces gros crabes condamnés à attendre d'être mangés.

— Et c'est moi qui suis original, répond Julien en souriant.

— Pour le même prix, tu peux choisir de sauver sept tourteaux ou trois homards. C'est capitaliste de donner plus de valeur à tel ou tel animal. Dans la nature, ils ont la même valeur, non ?

— Si tu veux. Alors il vaut mieux choisir de sauver des tourteaux, on peut en sauver plus.

Rozenn regarde sa montre et une dernière fois l'aquarium.

— Si on repart à la plage pour libérer les crabes, on risque de rater le train. Promis, la prochaine fois, on en sauvera une dizaine, la rassure Julien en posant tendrement une main sur son épaule.

Rozenn est assise à côté de lui, leurs planches leur font face.

Elle sent le sel, la mer, la pluie, la fragrance de cette journée entière. L'odeur de sa lessive, de son parfum sur son pull, de sa peau légèrement humide l'enveloppe.

À l'abri, dans le silence du wagon, ils entendent la pluie frapper les vitres, la regardent strier de pointillés les fenêtres du train.

Rozenn prend son Walkman, insère un CD. The Verve.

Elle lui tend un écouteur.

C'est différent du punk rock qu'il écoute habituellement, mais tellement beau.

Bitter Sweet Symphony résonne dans leurs oreilles. Il n'ose rien dire de peur de troubler cet instant. Les cordes du morceau le transportent. Il ferme les yeux, oublie jusqu'à l'endroit où il se trouve, ne ressent que la présence de la jeune fille contre lui, son corps se détendre dans le souvenir de cette journée.

Il se laisse envahir doucement par la torpeur du cocon que forme leur compartiment. La buée à l'intérieur, la pluie à l'extérieur les isolent ; personne n'oserait les déranger en ouvrant la porte.

Assis là, dans cet écrin de gouttelettes, nimbé dans le parfum de son amie, sa chaleur, son souffle, Julien se demande si le bonheur, ce n'est pas cela. L'instant, pas une promesse, pas une envie, pas une projection, juste l'instant que l'on est en train de vivre.

Le train se met en branle, le ramenant à la réalité, le morceau change mais il est tout aussi beau : *Lucky Man*.